

Mercredi 24 juin 1942

Je voulais écrire ceci hier soir. Mais j'étais trop abrutie et je n'aurais pas pu faire l'effort.
Ce matin, je me force à le faire, parce que je veux me souvenir de tout.

La première fois où je me suis éveillée et que j'ai vu la lumière du matin à travers les volets, brusquement l'idée m'est venue que Papa n'aurait pas son petit déjeuner normal ce matin, qu'il n'arriverait pas à la table du petit déjeuner, pour prendre ses morceaux de pain grillé et verser son café. Cela m'a causé une peine immense.

Ce n'était pas la première fois, peu à peu (je me suis souvent à demi rendormie) d'autres pensées sont venues, qui me faisaient réaliser ce qui s'était passé, le bruit des clefs dans sa poche, des volets qu'il ouvrait dans sa chambre, je l'attends toujours pour me lever, parce qu'il va allumer le gaz. A ces moments-là, je réalise. En ce moment même, je ne le fais pas bien.

C'était hier, à peu près à cette heure-ci. J'étais sortie deux fois dans la matinée. Une première fois dans le quartier, pour voir s'il y avait du fromage à la crème pour déjeuner – Simon venait. La seconde, j'avais pris le 92 jusqu'à l'Etoile pour aller à l'Artisanat, et de là je suis allée à la bibliothèque américaine. Comme je devais rentrer avec Papa, j'ai pensé qu'il était trop tôt et je me suis attardée rue de Téhéran.

En arrivant rue de La Baume, j'ai trouvé toute la famille Carpentier debout devant la loge, je leur ai dit bonjour et ils m'ont à peine répondu. Ils avaient l'air préoccupé, je n'ai pas insisté ; j'ai pourtant fait des grâces au chien, mais devant le mutisme de Mme Carpentier, je suis entrée dans le hall sans rien dire. Haraud m'a suivie, j'ai trouvé un peu drôle qu'il entre avec moi ; mais je me suis ravisée, pensant qu'il avait quelque chose à faire par là. Ce qui a aussi dissipé mes soupçons, c'est que lorsque j'ai dit : « Il fait bon ici », il a répondu : « Oui, il fait frais » le plus naturellement du monde. Mais lorsque j'ai commencé à monter l'escalier, il m'a suivie. De nouveau, ma curiosité a été éveillée. J'ai demandé si Papa était là, il a répondu non. Depuis, je me suis rappelé que sa réponse avait été assez confuse. Il me disait d'aller voir M. le Président. J'ai dit : « Papa va rentrer. » Il a répondu oui, mais je ne sais pas s'il savait très bien ce qu'il disait. En haut de l'escalier, j'ai vu Carpentier qui fait l'huissier à cette heure-là ; j'ai redemandé si Papa était là. Il a répondu : « Non, mais si mademoiselle veut voir M. le président. » Alors, ma curiosité s'est changée en appréhension, j'ai vu que Carpentier et Haraud se regardaient. Tout ce mystère m'énervait. Et pourtant, comme je ne voulais pas dramatiser, je refoulais tous mes soupçons avec une facilité extraordinaire. Mais lorsque Carpentier m'a ouvert la porte de M. Duchemin, je me suis dit : « Maintenant, je peux y aller », et je n'ai plus rien refoulé. M. Duchemin s'est levé, j'ai dit : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Il a commencé : « Voilà, Hélène, j'ai vu votre père ce matin, il m'a laissé ce petit mot. » Je n'avais pas compris un mot de ce qu'il disait, et de ce qu'il continuait à dire (après, j'ai dû lui redemander tout), mais j'avais réalisé qu'on était venu arrêter Papa. Je me suis aperçue soudain que je n'écoutais pas un mot de ce qu'il disait. En entrant, j'avais été frappée de stupeur par sa figure. Je savais qu'il souffrait d'un eczéma, mais il était vert, avec une barbe de deux jours ; il sentait à plein nez le Junoxol, Je compris tout de même qu'il me ramenait à la maison en voiture, qu'il voulait prévenir Maman. Le papier aussi, je le retins. C'était une feuille de papier Kuhlmann. Je me rappelle qu'il y avait même la date, neuf heures trente, 23 juin, et de l'écriture nette de Papa : « Un inspecteur de police m'emmène rue de Greffulhe et de là au Service allemand », puis une ligne séparée : « Je ne sais pourquoi. »

En dessous : « Il se peut que ce ne soit pas pour arrestation ou internement. » « J'ai prévenu Maire », et en bas : « Ma femme n'est pas prévenue, comme je ne connais pas l'issue de l'affaire. Affectueusement et respectueusement. »

Je le vois encore, ce papier.

Puis M. Duchemin ferma son encrier, plia quelques papiers, et nous partîmes. En voiture, je suis arrivée à reconstituer. Mais c'est surtout dans le récit qu'il fit à Maman ; à neuf heures et demie, quand il est arrivé au bureau, il a trouvé là un inspecteur de police qui emmenait Papa. Papa ne pensait pas le voir, aussi avait-il écrit ce mot.

J'étais dans une sorte de brume, je ne parlais pas. M. Duchemin essaya deux fois de rompre le silence, en me demandant des nouvelles d'Yvonne, et en me félicitant pour mon diplôme. Il faisait un temps splendide. Je ne comprenais plus très bien toute cette beauté de Paris par un matin de juin radieux. Il fait toujours beau dans les catastrophes.

Lorsqu'il fallut monter les quatre étages, je me demandais comment j'allais prévenir Maman ; les trois premiers, je les montai un à un, mais le dernier, je l'ai grimpé deux à deux, pour arriver d'abord – M. Duchemin soufflait un peu – c'est Louise qui m'a ouvert, j'ai vaguement vu qu'elle était très étonnée de voir M. Duchemin entrer sans que j'aie rien dit. Maman écrivait à son secrétaire au petit salon. Je suis entrée, et j'ai dit : « Maman, M. Duchemin est là ... je crois ... que Papa a été arrêté... » Au même moment, M. Duchemin entra, et je n'avais plus rien à dire. Maman s'est levée brusquement. Puis ils se rassirent, et M. Duchemin raconta toute l'histoire. C'est comme cela que je l'appris. Lorsque tout fut clair dans mon esprit, j'allais prévenir Denise, qui travaillait son piano. Là, ce fut l'effet d'une bombe, Denise se dressa, je voulais en finir au plus vite, je parlais presque par monosyllabes, je me rappelle qu'elle soupira ou gémit et que je l'attrapai. Puis nous sommes entrées au petit salon.

M. Duchemin s'était levé pour partir. Maman est restée assise dans son fauteuil. Elle se passait la main sur le front en répétant : « Je ne sens rien, je ne sens rien. » Je connaissais cette impression-là. Seulement, maintenant elle a réalisé, tandis que moi, je n'ai pas réalisé. Elle a téléphoné à Auntie Ger.

Vers midi et demi, le téléphone a sonné, c'était une voix d'homme inconnue. Nous avons tout de suite compris : l'inspecteur de police qui avait arrêté Papa, j'ai décroché l'autre récepteur. Cela faisait un effet étrange d'entendre raconter cette histoire par une voix étrangère. Cela la confirmait, lui donnait son cachet d'authenticité. Jusque-là, cela n'aurait pu être qu'une chose qui nous appartenait, peut-être même qui n'existait pas vraiment. A partir de ce moment, nous avons su qu'elle s'était vraiment passée. Il y avait quelque chose d'irréparable.

L'inspecteur a affirmé que Papa aurait été relâché si son étoile avait été bien cousue, car l'interrogatoire avenue Foch s'était bien passé. J'ai protesté. Maman aussi ; elle a expliqué qu'elle l'avait installée à l'aide d'agrafes et de pressions pour pouvoir la mettre sur tous les costumes. L'autre a continué d'affirmer que c'était cela qui avait causé l'internement : « Au camp de Drancy, elles sont cousues. » Alors, cela nous a rappelé qu'il allait à Drancy.

(Berr, 2007, pp.73-76)